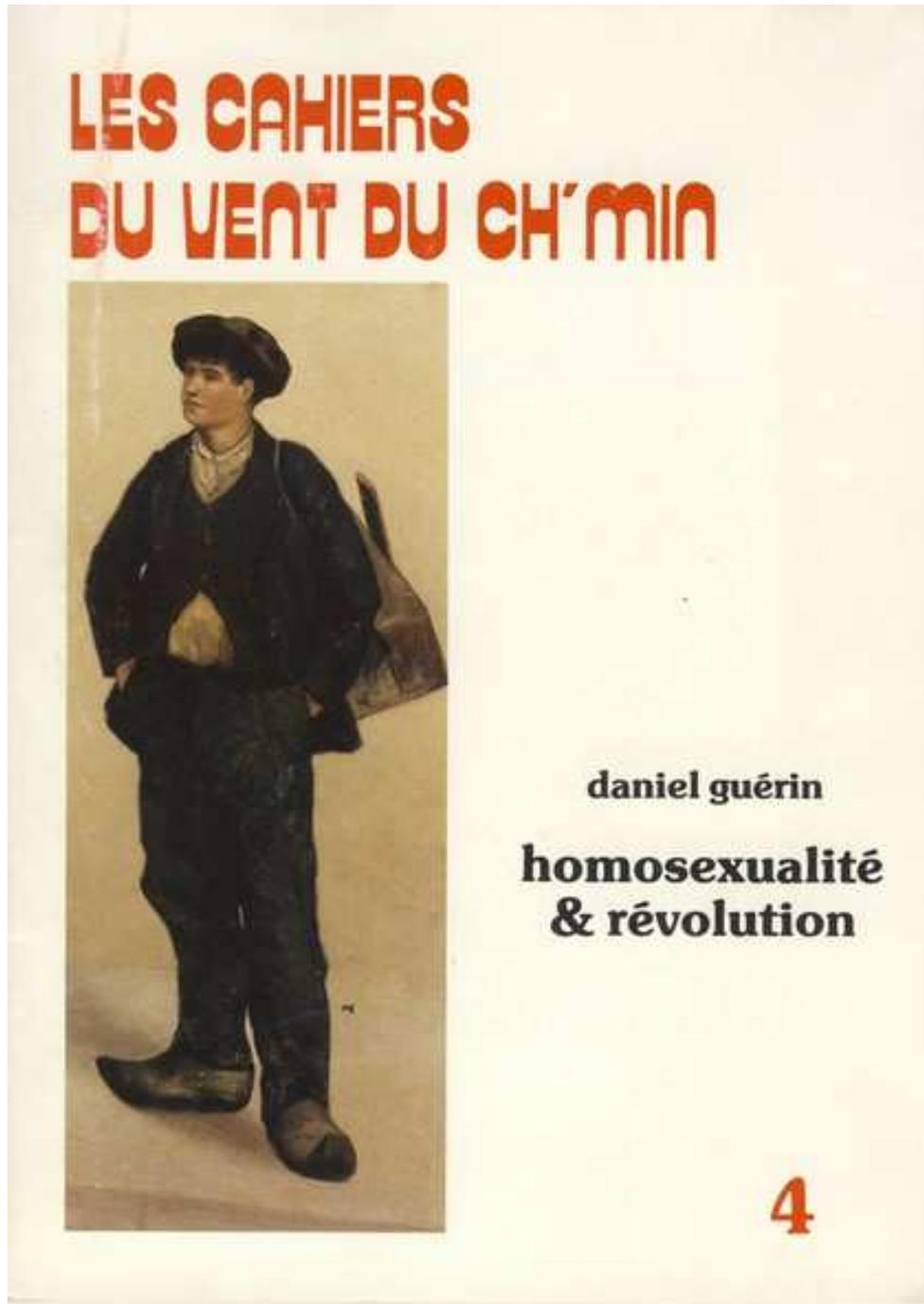


Homosexualité et Révolution

Daniel Guérin



Les Cahiers du Vent du Ch'min, novembre 1983

Quatrième de couverture : Daniel Guérin est né à Paris, le 19 mai 1904. Au moment où il a composé ce Cahier, à la demande du Vent du Ch'min, il était donc entré dans sa quatre-vingtième année. Par ses parents, il est d'origine bourgeoise libérale. Mais à vingt-six ans, il a rompu ses amarres et il est entré dans le mouvement révolutionnaire. Il explique dans ce Cahier comment ses rapports sexuels avec de jeunes ouvriers l'ont familiarisé avec la lutte des classes. 11 a été tout à la fois, ou successivement, syndicaliste révolutionnaire, socialiste de gauche, sympathisant trotskyste, enfin communiste libertaire.

Son tempérament militant l'a amené à combattre le colonialisme et le fascisme, en même temps qu'il prenait publiquement la défense des homosexuels victimes des préjugés puritains. Cette dernière vocation l'a amené, après la crise de Mai 68, à laquelle il a participé activement, à rejoindre feu le Front homosexuel d'action révolutionnaire (F.H.A.R.). En revanche, il se montre d'une extrême sévérité à l'égard des homosexuels de droite qui évitent de s'assumer et contribuent ainsi à perpétuer le « tabou ».

Bisexuel, comme l'était son père, Daniel Guérin est veuf, père et grand-père.

SOMMAIRE

Première partie : UNE APPROCHE « OBJECTIVE »

1. Question de définition
2. Sexualité et homosexualité
3. Un cas d'espèce
4. Au cœur du sujet
5. Homosexualité et contre-révolution
6. Des progrès accomplis
7. En guise de conclusion

Seconde partie : DES COROLLAIRES SUBJECTIFS

Extraits de

1. La Vie selon la chair
2. Kinsey et la sexualité
3. De la répression sexuelle à la Révolution
4. Autobiographie de jeunesse, d'une dissidence sexuelle au socialisme
5. Etre homosexuel et révolutionnaire
6. Une lettre du regretté Pierre Hahn
7. Eux et lui
8. Le Feu du sang
9. Journal trop intime
10. Interview à la revue Sexpol
11. Interview à la revue Plexus
12. Homosexualité et Révolution chez Proudhon
13. Un homosexuel de gauche qui ne s'assume qu'à demi
14. Aragon victime et profiteuse du tabou
15. Interview à la revue Masques
16. Interview à la revue Homo 2000
17. Propos secrets de Roger Peyrefitte

SECONDE PARTIE : Des corollaires « subjectifs »

Pour faire suite à la première partie de ce Cahier, voici un choix de confessions portant sur le même sujet : extraits de mes livres, autobiographies, interviews, articles. Il s'y trouvera, certes, quelques redites, mais ne vaut-il pas mieux, pour tenter de convaincre et, comme on dit, enfoncer le clou, s'exprimer plutôt deux fois qu'une ?

1. LA VIE SELON LA CHAIR Roman, 1929 (Avant-propos inédit de 1982)

Si vous vivez selon la chair vous mourrez. Saint Paul

Il y a un peu plus d'une moitié de siècle, en 1929, je publiais un roman à composante homosexuelle. C'était à l'époque plutôt rare et scabreux. Son titre, s'il était tiré de saint Paul, l'était dans un sens moins draconien puisque, à l'opposé de l'apôtre, ce triste refoulé, il n'était pas question que l'on en meure.

Le sujet était traité en demi-teintes, par petites touches, sans appuyer, démarche dictée par la prudence, mais plus encore parce que je me complaisais dans un genre de roman dit psychologique, excluant les péripéties externes jugées superflues, et aussi que je regardais mon penchant, de pratique récente, comme chose trop sérieuse pour être abordée de façon crue, grivoise ou scandaleuse.

Le livre n'en suscita pas moins un tollé parmi mes proches. Mon père qui, pourtant, pratiquait les mêmes manières d'aimer, n'admit pas qu'on les criât sur les toits.

En fait, un seul de mes personnages avait pris conscience qu'il était attiré par les garçons, mais tous, à des degrés divers, reflétaient mes fantasmes masculins.

La Vie selon la chair était divisée en deux parties complémentaires, mais séparées par un long laps de temps. Elle s'ouvrait, au lendemain de l'Armistice de 1918 et de l'appétit déchaîné de jouissances qui s'ensuivit, sur la difficile puberté, la laborieuse éducation sentimentale de deux collégiens, inséparables, mais pas encore différenciés. Leurs parents n'avaient pas à leur égard le laxisme devenu assez courant aujourd'hui. Pierre, charmeur né, ravissant et élégant, était un futur homme à femmes. Hubert avait eu très tôt le sentiment de sa singularité. Elle le rendait dissemblable de son cher Pierre comme de tous ses autres camarades.

J'avais pris pour modèle de Pierre un adorable chérubin que j'avais affectionné en silence. Et c'était moi-même que je faisais revivre dans les étranges blocages qui détournaient Hubert des jeunes filles et, à l'inverse, le rendaient sensible aux troublants appas de ses copains.

Hélène, jeune veuve de guerre et mère, éprouvait pour Pierre, son cousin, une affection pas tout à fait désincarnée et où sourdait la soif de la chair fraîche, en même temps que la jalousie qu'insufflaient en elle les amourettes de l'adolescent.

Dans la seconde partie du roman entrainé en scène un gars sorti du peuple, ayant débuté comme manœuvre, devenu un vigoureux sportif, tout en muscles, cultivant en narcissisme sa belle carapace, mais, dans le fond, faible et en mal d'appuis, en quête d'hommages aussi bien féminins que masculins. Hélène, devenue, comme on disait alors, une « garçonne », journaliste affranchie et quelque peu virile, capta dans ses filets le jeune mâle, à ses yeux en perdition, ce qui attisait en elle une compassion teintée de sensualité. Elle brûla pour lui d'une passion gloutonne, à prédominance charnelle. C'est ainsi que d'aucuns, en 1929, voulurent bien me savoir gré d'avoir décrit, disaient-ils, avec exactitude, ce qu'ils appelaient la « flexibilité féminine ». Mais pouvaient-ils deviner que m'avait renseigné ma propre part de féminité ?

Parallèlement, Georges, de tempérament bisexuel, poursuivait sans gêne aucune une liaison uranienne avec le pitoyable Hubert, qui l'aidait matériellement et, de plus,

lui tenait lieu de tuteur : car son origine bourgeoise lui conférait (ailleurs qu'au lit), un ascendant sur le plébéien qu'était Georges. Quand Hubert découvrit qu'il lui fallait partager Georges avec Hélène, il en souffrit cruellement, mais fut incapable de rompre avec son ami. (Privé de l'athlète, il chavirait dans la chasse la plus dégradante.)

Ici encore j'accumulais les facettes de mon homosexualité, car j'étais à la fois Hélène et Hubert, dans le viscéral attachement au sportif musclé, dans le besoin irréprouvable d'être broyé et vaincu par un mâle. A vrai dire, afin de ne pas heurter de front les préjugés de ce temps, les traits d'érotisme féminin n'étaient qu'implicites dans le personnage d'Hubert, n'étaient explicites que dans celui d'Hélène.

La jalousie qui déchira Hubert était ma propre jalousie d'homosexuel à qui une femme confisque le meilleur, n'abandonnant à l'autre que les miettes du festin et ne lui laissant, du moins je le supposais, qu'un plaisir artificiel et incomplet.

J'ajoute que Georges était la réplique, presque trait pour trait, d'un garçon qui avait été l'aventure la plus fulgurante, et aussi la plus meurtrière, de ma jeunesse. Ce joueur de water-polo, dont j'avais fait, pour estomper son identité, un coureur à pied, ne m'accorda lui, à la différence de Georges, aucune gratification charnelle, bien qu'il fût bisexuel autant que le portrait que j'avais tracé de lui. Cette folle et malheureuse histoire, je l'ai relatée, en restituant au partenaire son véritable prénom, dans un autre de mes livres, l'Autobiographie de jeunesse.

Et par delà les personnages et la fiction ambiante, ce que j'exaltais dans le roman, c'était le culte de la jeunesse et du muscle, la prédominance et l'omniprésence de la chair. Pour Hélène, tout comme moi à l'époque, il n'existait qu'une seule réalité, le corps, les bras, les jambes, les lèvres. Ils remplissaient tous les coins de l'horizon. Ils empêchaient de voir la laideur du monde et la mort. Une « réalité » masculine, s'entend.

A la fin du livre, Hélène en indigestion de sa frénésie amoureuse, cherchait une valeur capable de remplacer la chair. Cette valeur, dont je ferai, pour mon usage, un contrepoids davantage qu'un substitut, j'allais la trouver dans l'engagement révolutionnaire – mais sans renoncer tout à fait à la fréquentation intime des jeunes travailleurs.

2. KINSEY ET LA SEXUALITÉ 1955

La sexualité est une force formidable et polymorphe, et sa répression opère des ravages, occasionne des souffrances aussi intolérables que celles résultant des autres formes d'oppression de l'homme par l'homme. Avant d'avoir lu le Rapport Kinsey, un socialiste ou un communiste, impatient de mettre fin à la société de classes et à l'exploitation économique, pouvait, avec Lénine, considérer la « question sexuelle » comme secondaire, ou comme un simple appendice d'une lutte qui devait se dérouler primordialement sur le plan social. Depuis la publication du Rapport, une telle attitude n'est plus tenable. Il nous incite à poursuivre conjointement la révolution sociale et la révolution sexuelle, jusqu'à l'émancipation complète, sur les deux plans, de l'être humain d'aujourd'hui encore écrasé par le double fardeau d'une hydre à deux têtes : le capitalisme et le puritanisme.

(...) Kinsey estime que l'homosexualité masculine est un phénomène si fondamentalement naturel qu'elle serait encore bien plus répandue sans les barrages que lui opposent les contraintes sociales. Il va même jusqu'à oser écrire que, si ces contraintes étaient levées, elle pourrait l'emporter sur l'hétérosexualité et que les relations hétérosexuelles ne paraissent à la plupart des individus préférables aux homosexuelles que parce que la morale courante encourage les premières et

désapprouve les secondes. N'était le tabou, il est persuadé qu'un homosexuel expert pourrait trouver un plus grand nombre de partenaires chez les mâles qu'un hétérosexuel expert ne le pourrait chez les femmes.

(...) Kinsey souligne que deux individus de même sexe comprennent mieux l'anatomie, les réactions physiologiques et psychologiques de leur propre sexe qu'ils ne peuvent comprendre celles du sexe opposé et que, par conséquent, certains d'entre eux se sentent plus à l'aise avec un partenaire de même sexe.

(...) Kinsey souligne que la pratique de l'hétérosexualité est favorisée par le stigmatisme dont la société frappe l'homosexualité, tandis qu'en sens inverse l'homosexualité est favorisée par la condamnation puritaine de toute activité hétérosexuelle avant et en dehors du mariage.

(...) La société patriarcale, reposant sur la double autorité de l'homme sur la femme et du père sur ses enfants, accorde la primauté aux attributs et aux comportements virils. L'homosexualité est persécutée dans la mesure où elle ébranle cet échafaudage. Le mépris dont la femme est l'objet dans les sociétés patriarcales n'est pas sans corrélation avec la honte attribuée à l'acte homosexuel. C'est sans doute sa féminité, sa trahison de la virilité, considérée comme supérieure, qu'on ne pardonne pas à l'inverti.

« Eux et lui », Son Testament 1979 (1).

D'avoir été si souvent persiflé pour faire la gonzesse, j'avais fini par découvrir que les femmes étaient victimes avec moi du préjugé patriarcal, que l'opprobre dont on frappait ma propre part de féminité était un outrage fait à toute la féminité, réputée inférieure dans la société comme dans l'acte d'amour. Ayant compris que ma libération allait de pair avec celle du deuxième sexe, la femme était devenue ma compagne d'infortune, mon alliée.

(1) Voir plus loin la note de la page 44 où j'explique, à propos d'un extrait plus copieux d'Eux et lui, pourquoi j'ai transcrit à la première personne ce qui avait été rédigé à la troisième.

3. DE LA RÉPRESSION SEXUELLE A LA RÉVOLUTION Extrait d'une interview au Point, de Bruxelles, décembre 1968

Nous sommes tous d'accord pour dire que la lutte essentielle est la lutte contre le capitalisme, la lutte pour la libération de la classe ouvrière opprimée. Il n'y a pas seulement une lutte économique contre le capitalisme, mais, en même temps, il doit y avoir, déjà dans la société actuelle, une lutte en vue de la libération sexuelle. En d'autres termes, nous ne devons pas attendre que la Révolution ait eu lieu, que le prolétariat soit au pouvoir, pour que, automatiquement, en découle la libération sexuelle. C'est exactement le même problème que celui de la religion où certains prétendent qu'il faudrait attendre que la Révolution soit victorieuse pour qu'automatiquement l'illusion religieuse s'évanouisse en fumée. Non! Nous devons dès maintenant combattre le fanatisme obscurantiste.

Dès le début de ma vie militante je n'ai cessé de croire à la révolution sociale, à lutter pour elle, mais en l'associant à toutes sortes d'autres formes de luttes parallèles. En dehors de la lutte pour la libération sexuelle en général, j'ai eu l'occasion de mener une lutte sur un plan plus spécial, celui du sort qui est fait à l'homosexuel dans la société actuelle.

4. AUTOBIOGRAPHIE DE JEUNESSE, d'une dissidence sexuelle au socialisme 1971

Le milieu que je désertais, ce n'était pas à travers des livres que j'avais appris à le haïr. Au-delà du cercle étroit de mes proches, dont j'ai plaidé les circonstances

atténuantes assez rares en milieu bourgeois, je connaissais trop bien la classe plus large où prédominaient les mufles, les imbéciles et les repus. Je les avais vus de trop près à table, au bal et au fumoir. J'avais recueilli de leur bouche des propos autoritaires, haineux, bornés, aveugles et, quand les affolait la peur, hystériques. Leur fréquentation fit de moi un révolutionnaire, non un réformiste. Je savais, quant à moi, pour avoir été des leurs, qu'il n'y avait rien à attendre d'eux.

(...) Le cargo [qui me conduisait en Indochine et m'en ramena] ayant été armé à Dunkerque, l'équipage comptait peu de Méditerranéens. Il était composé, pour la plus grande part, de gars du Nord, placides et braves types. Parmi eux, nombre de jeunes, aux épaisses casquettes de ch'timis. Je m'entendais assez bien avec eux et, dans leur poste, le soir, je participais à leurs jeux de cartes. Les officiers du pont, je les fuyais comme la peste. Je fus autorisé à travailler à ma guise dans les machines. J'assurais un quart de quatre heures tous les matins, en qualité de soutier.

Le Bangkok utilisait encore le charbon. A grosses pelletées, j'emplissais une brouette, puis il me fallait, pour atteindre la chaufferie, franchir une petite porte étroite et basse. J'étais obligé, d'abord, de projeter en avant mon véhicule, puis de me plier en deux pour passer à mon tour, sans me briser le crâne, ce redoutable seuil. Dans une température infernale, je déversais alors ma cargaison aux pieds de chauffeurs nus, aux muscles d'autant plus saillants qu'ils étaient noirs des pieds à la tête, rouges seulement lorsqu'ils ouvraient leur foyer pour y jeter le charbon ou triturer la masse incandescente à l'aide d'énormes ringards.

(...) Ayant fait vœu de me consacrer à la lutte pour l'abolition du scandale social et colonial, je reniais mes passe-temps antérieurs : recherches littéraires, goût des voyages, folle curiosité des êtres; je rejetais en bloc tout ce superflu. Je dis adieu à la littérature d'imagination – m'infligeant ainsi une frustration qui a pesé sur toute ma vie. Une fois engagé dans l'action militante, j'eus honte de mes premiers livres au point d'en oublier, et d'en cacher, l'existence. Je brûlai mes inédits.

(...) Les années de jeunesse touchent à leur fin, la formation est à peu près terminée, je me suis cherché, je me suis plus ou moins trouvé.

D'un cœur léger, j'ai pris congé de mes anges gardiens. J'ai quitté, irrévocablement, un clan familial qui était relativement large puisqu'il débordait le cadre de la consanguinité, pour entrer dans un autre, infiniment plus vaste, puisqu'il englobe les damnés de la terre. Il est plus exaltant que le premier, car il compte dans ses rangs la vérité et la justice, plus puissant, car il a pour lui le nombre.

(...) J'ai voulu élargir à tous les travailleurs la camaraderie virile dont j'avais fait l'apprentissage avec de jeunes gars du peuple.

5. ÊTRE HOMOSEXUEL ET RÉVOLUTIONNAIRE La Quinzaine littéraire août 1975

Il n'y a pas tellement d'années se déclarer révolutionnaire et s'avouer homosexuel n'étaient pas choses compatibles.

Quand je suis entré en 1930 dans le mouvement social il n'était pas question de s'y risquer, ni même d'aborder impersonnellement un sujet aussi scabreux. Les syndicalistes révolutionnaires groupés autour de Pierre Monatte, aussi rangé dans sa vie privée qu'il avait été audacieux dans son passé militant, avaient bien voulu m'ouvrir leurs portes, m'accorder leur confiance ou, pour le moins, m'utiliser ; ils n'en étaient pas moins sur leurs gardes. Et moi sur les miennes. Même si j'avais jeté aux orties mon froc de jeune bourgeois, mes origines sociales n'en demeuraient pas moins impropres à rassurer. Tant de fils de la classe légitimement honnie étaient « venus au peuple », s'y étaient frottés un moment, pour ensuite s'en détourner, voire

la trahir. Et puis, même apostat de mon ancienne classe, je n'en continuais pas moins à appartenir à une caste réprouvée par ces ouvriéristes. J'avais beau faire : je restais, je resterais éternellement – ô horreur, ô damnation – un « intellectuel » !

J'étais affligé encore d'une autre vulnérabilité. Dans les mouvements syndicaux et politiques auxquels je participais, j'avais une propension à me situer toujours à leur extrême-gauche : contre le réformisme et le ras-le-bol anti-stalinien qui jettera les amis de Monatte dans les bras de Léon Jouhaux ; plus tard contre Léon Blum et son impuissance à gouverner en socialiste ; enfin contre le glissement de Marceau Pivert et de l'ancienne « gauche révolutionnaire » vers un anti-trotskyisme d'inspiration maçonnique. Ce « gauchisme » invétéré ne m'avait pas valu que des amis.

Il eût été insensé d'ajouter à ces lourds handicaps une charge supplémentaire : celle de m'intéresser aux partenaires de mon sexe, qu'il s'agît de jeunes ouvriers sans conscience de classe ou, plus grave encore, de militants dont certains rayonnaient d'une juvénilité dont il fallait soigneusement cacher à quel point elle m'était attirante. Ou s'il m'arrivait, par la plume, d'y faire une timide allusion (à l'occasion, par exemple, de la nécrologie d'un camarade mort prématurément), c'était au prix d'un tel effort de sublimation que mon émoi en devenait imperceptible (du moins aux yeux des non-initiés).

(...) Pour mon malheur, j'avais publié, avant de virer au socialisme, plusieurs livres littéraires quelque peu imprégnés d'homosexualité (...). Aussi vivais-je dans la terreur permanente que, par un fâcheux hasard, à l'étalage d'un libraire ou dans une boîte des quais, mes nouveaux camarades ne tombent sur ces malheureux « péchés de jeunesse », qu'ils les feuilletent ou, dans le cas le plus déplorable, qu'ils en fassent l'acquisition, qu'ils se le passent de l'un à l'autre, qu'ainsi je fasse figure devant eux, non plus de simple intellectuel, mais d'un « intello » de la plus méchante espèce, dénaturé, débauché, pourri jusqu'à la moelle par le plus hideux des « vices bourgeois ».

Je vouais à Maurice Chambelland, le fils spirituel de Monatte et qui était devenu en quelque sorte mon mentor, une amitié qui aurait inspiré la suspicion si ion en avait pu sonder les profondeurs. Un jour, d'ailleurs, elle se trahit dans une certaine mesure. Le journal *Le Cri du Peuple*, que nous avons rédigé ensemble, lui et moi, dans un esprit de fraternité quotidienne, dut se saborder, pour des raisons à la fois financières et de stratégie syndicale. La brusque cessation de cette intime collaboration, la fermeture du petit bureau rédactionnel où nous avons vécu tant de jours féconds, et, en ce qui me concerne, heureux, me fit verser des larmes. Jean-Pierre Finidori, un Corse à la virilité farouche et qui n'avait pas encore percé mon redoutable secret, se contenta d'un sarcasme :

« — Que voulez-vous, les gars, c'est un idéaliste ! »

Beaucoup plus tard, à Tunis, pendant la guerre d'Algérie, mieux informé, il se gaussa de mes « mœurs », et ce en présence d'un certain Houari Boumediene.

Pour en revenir à Chambelland, il lui était arrivé un jour de dénigrer en ma présence l'œuvre de Marcel Proust. Il n'y avait décelé que snobisme, coupage de cheveux en quatre, hérésie sexuelle. Je l'avais écouté, muet, oppressé, mordant ma langue pour ne pas m'élaner dans une téméraire riposte. Mon appréhension d'être découvert et démasqué par un camarade à l'estime duquel je tenais beaucoup et que j'aimais tant, avait tourné à la panique.

Une autre alerte, heureusement sans conséquence, fut une exclamation d'Alzir Hella, bossu fielleux qui disputait à Monatte la prédominance au sein du Syndicat des correcteurs. Ayant été parrainé, à mon entrée dans cette organisation professionnelle

par Monatte, Hella était fort mal disposé à mon égard. Un jour, il s'écria : « — Et si vous saviez comment il vit ! »

Ici j'ouvre une parenthèse. Ce dont les gens de mon espèce avaient, en ces temps, le plus à souffrir, c'était la crainte permanente de perdre la considération, de susciter le mépris, ou même la répugnance, de ceux de nos camarades qui nous eussent pris en flagrant délit de tendances homosexuelles. Il fallait à tout prix se taire, dissimuler, le cas échéant mentir, pour préserver une « respectabilité » révolutionnaire dont le prix ne se pouvait mesurer qu'en rapport avec l'abjection dans laquelle on risquait de choir si on laissait tomber le masque. Le résultat de cette auto-répression est que j'ai côtoyé dans le mouvement révolutionnaire des militants qui, eux non plus, ne criaient sur les toits leurs penchants, si bien que nous nous sommes réciproquement ignorés et qu'il nous faudra attendre le déclin de l'âge pour nous découvrir commensaux du Banquet.

J'ajouterai que si, aujourd'hui, dans les milieux progressistes cultivés, ces préjugés ont à peu près totalement disparu, ils persistent – et avec quelle virulence – au sein de la classe ouvrière (1). Et ce n'est pas sans raison que feu Jacques Duclos déclarait interdire l'entrée du parti communiste aux homosexuels. Il savait trop bien que cet ostracisme correspondait à la mentalité dont se targuait sa clientèle électorale et politique. Pour la même raison, certaines des sectes trotskystes, les plus « ouvriéristes » ou les plus influencées par le pharisaïsme du P.C., continuent, aujourd'hui encore, à observer à l'égard de l'homosexualité l'attitude la plus bornée, la plus réactionnaire, la plus antiscientifique. L'une d'elles est tristement renommée pour avoir exclu, en raison de ce « délit », certains de ses membres.

Et j'ajouterai encore ceci : cette peur de la réprobation, de la chute dans un néant moral est sans doute plus paralysante pour un homosexuel militant qui souhaiterait se gagner les faveurs d'un jeune travailleur que toute autre attitude négative, telle que le déshonneur d'un mot péjoratif (et l'on sait combien la langue verte est riche en mots de ce genre), voire même une raclée. L'injure, la brutalité sont moins déchirantes que le fait, plus profond, plus dramatique, de se sentir déchoir aux yeux d'un être dont on lutte, avec des millions d'autres, pour que cessent son exploitation et son aliénation, dont on souhaiterait recevoir des marques de camaraderie, de générosité, et pourquoi pas, de tendresse, répondant à l'immense élan de solidarité et d'amour – et non pas, bien souvent, au grossier désir – qui vous a poussé vers lui. Pendant de longues années, les gens de mon espèce ont eu, comme Henry Kissinger, à pratiquer, bon gré mal gré, la tactique des « petits pas ». Dans un premier roman, écrit à vingt et un ans, *L'Enchantement du vendredi saint*, j'avais recouru à la transposition : Étienne était devenu Geneviève, comme l'Albert de Proust, Albertine. Le récit de mes périples à travers l'Allemagne de 1932-1933, ma fréquentation des auberges de jeunesse allemandes, mes descriptions de la cuïromanie hitlérienne dissimulaient à peine un bouillonnement homosexuel que des lecteurs, mieux éclairés, n'ont repéré dans la lecture de ma *Peste brune* qu'après 1968.

Mon long commentaire du Rapport Kinsey, destiné d'abord à une revue et que Maurice Nadeau fit publier, en 1954, en volume chez Julliard sous le titre *Kinsey et la sexualité*, était un bond en avant, car, à travers le sexologue américain, il s'agissait, bel et bien, d'une disculpation de l'homosexualité, relativement audacieuse pour l'époque. Dans un article critique, Michel Pablo ne s'y trompa point. Fronçant les sourcils, il déplora que dans ce petit livre il fût beaucoup (c'est-à-dire trop) question d'homosexualité.

Il me faudra attendre encore une dizaine d'années pour, cette fois, faire fi de toute précaution et mettre, comme on dit vulgairement, les pieds dans le plat. Dans *Un jeune homme excentrique*, première version expurgée sur les conseils pressants de l'éditeur, de ce qui deviendra, par la suite, après rétablissement des passages autocensurés, l'Autobiographie de jeunesse, je me décidai à raconter le drame de mes jeunes années depuis mes élans purement platoniques vers des donzelles, mes refoulements masturbateurs, jusqu'à l'explosion d'une homosexualité déchaînée, parce que trop longtemps contenue. Et j'aggravais considérablement mon cas en essayant d'expliquer comment et pourquoi l'amour des garçons m'avait conduit au socialisme. Raison, pour moi, d'une évidence limpide : mon milieu d'origine m'avait enfermé entre les barrières opaques d'une ségrégation sociale et l'homosexualité, en me familiarisant intimement avec de jeunes travailleurs, en me faisant découvrir et partager leur existence d'exploités, m'avait fait rejoindre la classe asservie par celle d'où je sortais. Cette explication toute simple, trop simple peut-être, ne fut pas du goût de tous. J'avais dépassé les limites du tolérable. Je ne me déshonorais pas seul, mais je portais préjudice à toute la « gauche ». Ne laissais-je pas croire (prétendaient mes détracteurs) qu'il fallait avoir été « pédé » pour embrasser la cause du prolétariat? Minute ne manquerait-il pas – et, de fait, n'a pas manqué – de mettre à profit ma bévue. Le directeur d'un grand hebdomadaire de « gauche » dissuada ses rédacteurs de rendre compte de mon livre et s'écria que, par cet interdit, il croyait « rendre service » à l'auteur de Fascisme et grand capital. Jean-Louis Bory, qui n'avait pas encore avancé aussi vite que moi-même dans la pratique des « petits pas », garda de Conrart le silence prudent.

Il n'y a pas si longtemps un lecteur de mon *Anarchisme*, découvrant l'existence d'*Un jeune homme excentrique*, exprimait sa déception que l'auteur d'un livre si « sérieux » pût en avoir écrit un autre qui lui semblait l'être si peu.

Mai 68, en balayant toutes les valeurs anciennes, ouvrit enfin une brèche qui ne sera plus jamais refermée. L'année suivante, j'ai pu faire éditer sans encombre l'Essai sur la Révolution sexuelle après Reich et Kinsey, qui sera vite épuisé et ne semble pas avoir terni mon image de marque.

(...) Un petit livre de moi, datant de 1962, illustré par André Masson, intitulé *Eux et lui*, et qui n'a point fait scandale, sans doute à cause de son titre restreint et de sa tenue littéraire, attend lui aussi une réédition (2). Mais elle tarde, cette fois pour la raison inverse : bien que ce soit dans ces pages que mon érotisme homosexuel se soit épanché avec le plus de licence, il paraît que je suis largement dépassé par une nouvelle génération d'homosexuels sans cache-sexe, en comparaison desquels mes écrits seraient d'une plume trempée dans de l'eau de rose. Et l'on me voudrait plus impudique, au diapason de Pierre Guyotat et de Tony Duvert. Comme dans le cinéma, une « nouvelle vague » prétend nullifier les précédentes et les jeunes loups aux dents longues méconnaissent ou ignorent ce qui fut écrit, pour leur ouvrir la voie, quelques décennies avant leur entrée en lice.

(1) Il serait plus exact de dire : au sein de la classe ouvrière envisagée collectivement et prisonnière d'un consensus. Le jeune travailleur, par contre, en tant qu'individu isolé, sans témoins, dispose beaucoup plus librement de son corps et, comme l'a noté Kinsey, n'est pas empêtré dans les mêmes tabous que le jeune intellectuel ou le jeune petit-bourgeois.

(2) *Eux et lui* a finalement été réédité avec quelques remaniements, dans *Son Testament*, 1979. (Note de 1983)

6. UNE LETTRE DU REGRETTÉ PIERRE HAHN

A la lecture de cet article, Pierre Hahn, un des fondateurs du Front homosexuel d'action révolutionnaire, et qui, depuis, s'est donné la mort, m'adressa la lettre suivante :

Paris, le 12 juillet 1975

Mon cher Daniel,

J'ai été douloureusement affecté par la tristesse dont émane votre article dans La Quinzaine Littéraire sur les homosexualités.

Plus qu'à nul autre, les homosexuels vous sont reconnaissants – et moi le premier – pour tout ce que vous avez fait en leur faveur et à une époque où le dire jetait un discrédit sur son auteur. Ne croyez pas Tony Duvert si populaire : il lui a fallu un prix Médicis et de partir en guerre contre les sexologues hétérosexuels, pour connaître quelque notoriété. Mais j'ai connu un temps où personne ne connaissait ses livres et son « Interdit de séjour » a été interdit par ce qui était encore la censure UDR-gaulliste. Guyotat a vu interdire lui aussi son Eden, Eden, Eden. Maintenant il écrit dans une langue illisible (voir Prostitution). Mais ces « jeunes loups » auront vite dit tout ce qu'ils pouvaient dire, exception faite peut-être de Duvert.

En outre, ce qui se dessine aujourd'hui, c'est un mouvement plus érotique que pornographique. Il y a – encore inconsciemment – une quête de l'Éros et des lectures intenses des poètes (de Platon à Fourier). Mais ce que vous nous avez apporté de plus précieux, c'est une œuvre tout à la fois politique (dans le sens traditionnel) et sexologique : c'est La Peste brune plus Kinsey; c'est Fourier et les textes contre le colonialisme ; c'est enfin vous-même. Daniel Guérin est connu bien plus que Duvert ou Guyotat (dont la « Prostitution » est à mes yeux supercherie ou canular). Ce sont vos statistiques sur la répression policière en France qui, récemment encore dans la revue Marge, nous apprenaient que, depuis 1953-54-55, elle ne s'est guère atténuée et que les victimes « privilégiées » en sont toujours les travailleurs (pourcentage dans les 40 à 50 %) (1).

Voilà. C'est tout ce que je voulais vous écrire, après votre confession pathétique, moi qui vous dois tant; ne serait-ce que pour mon livre sur l'homosexualité et sa répression.

Bien cordialement vôtre, mon cher Daniel,
Pierre Hahn

(1) Dans un article paru dans le n° 4 de Marge, de novembre-décembre 1974, je comparais les statistiques du Compte de la Justice, publié par le ministère de la place Vendôme, avec des statistiques antérieures, des années 1953-1955. En voici le résultat concernant la profession des condamnés pour « délit » homosexuel : 55 % étaient, en 1971, des hommes du peuple, salariés à des titres divers (contre 61 % en 1953-55). Les ouvriers à eux seuls représentaient 40 % de ce chiffre (contre 42 % en 1953-55). Ainsi, contrairement à la légende, l'homosexualité n'est pas un « vice de riche ». (Daniel Guérin)

7. EUX ET LUI (1)

(...) Je ne reniais pas, je ne profanais pas mon socialisme quand j'exaltais le phallisme (2).

Mon socialisme et mon phallisme, en effet, lorsque j'y songeais davantage, n'étaient pas antinomiques. A vrai dire, je n'avais pas à choisir entre les deux. Leur profonde synthèse avait fini par former la substance de mon être.

Car j'étais venu au socialisme par le phallisme. Ce ne furent pas la pitié, la fraternité débordant de mon cœur, ce ne fut pas la lecture des théoriciens, entreprise beaucoup plus tard, éclairante comme une ablation de la cataracte, non plus qu'une injustice sociale ressentie dans ma propre chair qui avaient fait de moi un socialiste.

Mais d'avoir, de bonne heure, recherché la compagnie des jeunes prolos, tiré avec eux dans les fêtes foraines, porté avec eux le lourd sac de camping, déambulé avec eux sur les routes, fondé avec eux les auberges de jeunesse, pris avec eux des trains sans billet, clapoté avec eux dans les piscines, ou musardé sous la douche tiède, descendu les rivières à la nage, hissé avec eux la voile et affronté la tempête, cuisiné pour le rude capitaine au gouvernail, gueulé avec eux dans les combats de boxe, soulevé avec eux des haltères, glissé face à face, à la force des poignets, sur des barres parallèles, soigné leurs nez saignants, leurs estafilades, leurs avaries et leurs entorses, noué avec eux des liens plus intimes que ne l'eussent été ceux de l'atelier ou de l'échafaudage, avoir dormi sur l'élastique matelas de leurs muscles, respiré leur odeur virile, s'être frotté contre la brosse de leur menton, avoir attendu patiemment leur retour du bal et leur rassurante présence pour glisser dans le sommeil, les avoir entendus, tant de fois, pester contre le boulot, contre le pointeau, contre l'hosto, contre le proprio, avoir sondé le vide de leurs poches ou de leurs portefeuilles, avoir admiré leur instinct de classe, leur robuste bon sens, leur merveilleuse faculté d'adaptation au monde, leur ingéniosité combinarde, leur gaieté invincible en dépit d'une chienne de vie.

Et, de bonne heure aussi, j'avais haï la caserne et la guerre à travers les récits, les lettres, les confidences, les dégoûts et les rages des jeunes à pompon rouge ou à ceinturon de cuir. Je les avais vus sortir le crâne rasé, furieux et fourbus, des geôles militaires où ils claquaient des dents sans qu'on leur remît mes envois de couvertures et de chandails. Je les avais vus grimacer à la description de l'ignoble pitance dont on nourrissait ces beaux et ces forts. Je les avais vus, à ce régime, perdre leur forme magnifique et dépérir (...). Je les avais vus ramper de nuit, avec des ruses de Sioux, pour cambrioler la glacière de leurs officiers. Je les avais vus éjectés des dancings où gambillaient ces messieurs, dédaignés à cause de leur uniforme ou de leur bleu de chauffe, par des filles qui ne savaient pas, pécores infortunées, ce qu'elles refusaient.

J'avais vécu l'univers des jeunes opprimés, civils et militaires, du dedans et non par les récits des voyageurs. Ainsi, pour connaître l'enfer de Calvi, galère terrestre où l'on châtiât naguère d'indomptables matelots, je n'avais guère eu besoin de lire les articles de l'Huma.

Et quand j'avais commencé à militer, ç'avait été pour moi une joie toujours renouvelée de côtoyer dans les meetings les « constructeurs », plus tard éternisé par Fernand Léger, les superbes terrassiers à large pantalon de velours, nobles et basanés, espèce aujourd'hui perdue, éliminée par la machine, et les jeunes métallos aux paletots de cuir, aux ongles noirs, à la casquette aguicheuse et fière, coiffure aujourd'hui perdue, tuée par l'embourgeoisement général. Et, quand j'avais à monter à la tribune, à haranguer les foules, c'était la présence toute proche, perceptible, des plus masculins, des plus robustes des jeunes gars qui me chargeait d'électricité, qui m'inspirait, à moi qui passais pour un intellectuel, des moyens d'expression rudes, charnels, issus des entrailles et remuant les tripes.

Mais mon socialisme avait des sources plus profondes, plus cosmiques, que la simple familiarité avec de beaux manuels – qui ne rend pas nécessairement socialiste. L'esprit offensif et batailleur de mon socialisme (pas le socialisme en peau de lapin, pas davantage le socialisme d'automates des modernes jacobins, mais un socialisme fendant l'onde comme une proue), qu'était-ce, sinon le Min ithyphallique des Égyptiens, dieu de l'énergie virile, gonflé de flux vital? Le jour, pour moi mémorable, où m'était apparu mon destin (j'étais seul alors, à l'avant d'un cargo, en mer Rouge) (3), je m'étais juré de mettre au service d'un principe supérieur mon

expérience du phallisme acquise au contact des jeunes opprimés, de rendre ainsi créatrice et bénéfique et consciente l'énorme pulsation aveugle de la virilité, confisquée durant des millénaires par le patriarcat, à des fins de suprématie sociale, par le bellicisme à des fins de destruction. Masculine fut pour moi la Révolution, mutation violente et dure. Masculine, la future société des camarades, où la femme, enfin réhabilitée, s'identifierait avec l'homme.

En vérité, si j'avais, par fausse pudeur, une crainte intempestive de heurter les préjugés de mes compagnons de lutte, dissocié mon socialisme de mon phallisme, ou dissimulé hypocritement mon phallisme derrière mon socialisme, je me serais castré de la moitié de moi-même.

C'est pourtant ce que j'avais fait. Cette tromperie sur la marchandise, je m'en étais rendu trop longtemps coupable (...). Aussi avec quel soulagement, quelle impatiente allégresse, je cessais enfin de tricher et rétablissais l'unité de mon être.

Et puis le monde des jeunes mâles était un monde créateur.

Leurs bras nouveaux labouraient la glèbe, pétrissaient le pain, découpaient la viande, gouvernaient les « poids lourds » ou les navires, majestueux porteurs de denrées, bâtissaient les demeures, sciaient le bois, cousaient le cuir, hissaient les interminables filets, attaquaient au marteau-piqueur la roche ou le charbon.

Ma promiscuité avec eux me plaçait au centre de l'atelier humain.

En les fréquentant, je croyais, à tort ou à raison, avoir la meilleure part. Tandis que les uns se distraient, et parfois même s'endormaient dans les délices de Capoue, j'apprenais, moi, avec les jeunes travailleurs, le sérieux de la vie, je découvrais en leur compagnie les importants mystères de l'homo œconomicus.

Mais cette médaille avait son revers. Tandis que j'avais la nostalgie de ces rudes partenaires, eux peinaient au fournil ou revenaient fourbus du chantier. Ou bien crispés à leur lourd volant, ils me faussaient compagnie. Ou bien l'accident du travail me les arrachait. Et puis, j'avais le tort de les rechercher en tant que merveilles du monde et de l'art, perdant de vue qu'ils étaient des producteurs et non des pièces de musée.

Je me leurrais quand je croyais, à travers eux, pénétrer au cœur du travail. Je les fréquentais et je les aimais en dehors du geste laborieux. Je les détournais, je tentais au moins de les détourner, de leur fonction primordiale.

(...) Si je n'étais pas insensible à la féminité, c'était, dans une certaine mesure, le garçon que j'avais tendance à rechercher et à aimer dans la femme, de même que la femme dans le garçon.

C'est alors que je souhaitais vivement que vînt le temps où la femme et l'homme ne formeraient plus deux espèces opposées, deux sexualités dissemblables, où l'amour des deux sexes serait admis et reconnu comme la forme la plus naturelle, la plus courante et la plus complète de l'amour, où mon champ visuel se confondrait avec celui des « hétéros » masculins, où mon optique et la leur s'élargiraient, convergeraient, au point d'englober toute la splendide faune humaine.

(...) Quand je me prélassais parmi les miens, j'étais pris soudain de l'envie de détruire, de bazarder (ou, tout au moins de refuser pour moi les trésors de leur vaine culture) et, à l'appel d'une horloge lointaine, de filer, de nuit, comme un malfaiteur, par le toit du garage, de descendre quatre à quatre l'échelle métallique scellée dans le mur, de laisser les miens à leurs ronrons de satisfaction, de dévaler la pente qui menait à la Ciotat pour y rejoindre des gars frustes, qui n'avaient que faire de moi, sans besoins esthétiques et spirituels, sans luxe et sans chiqué, sans cravate et sans manières, mais réels et charnels, eux, dans leurs gros chandails, leurs blousons de cuir épais, leurs falzars sans plis, leurs bistrots tapageurs ou sévissaient la belote, la

télé, le P.M.U., et leur prestance qui surclassait ceux d'en haut, et leur façon de former des groupes au coin des rues, jusqu'au beau milieu de la chaussée, de vivre en grappes, les uns contre les autres, de se complaire dans un chaud cercle d'hommes où la femme, objet des conversations vantardes, était à peu près absente, de s'interpeller à distance, de se prendre le bras, de se taper sur l'épaule, de s'offrir tournée sur tournée et, les temps n'étant pas encore venus d'une culture issue de tous, accessible à tous, l'aptitude de la plupart à se passer royalement de livres, à ne se point laisser incommoder par les idées, à supporter allégrement la privation d'émotions artistiques, à écorcher savoureusement la prétentieuse et fade langue écrite — en comparaison de quoi la maison d'en haut prenait figure de lieu désert, artificiel et morne, de tour d'ivoire, de monde où l'on s'ennuie.

Tout comme je ne parvenais pas à me résigner à la division des sexes, je ne pouvais me faire à cette autre division et j'étais condamné à poursuivre l'exténuant va-et-vient entre la maison et la ville — à moins que, faible lueur d'espoir, la société, responsable de cette odieuse scission, ne s'écroule avant que je n'en crève.

(...) Ma perspective ultime visait un monde où l'être ne serait plus aliéné, mais réconcilié avec lui-même et avec ses semblables, où les sexes et les races ne seraient plus divisés, où le véhicule de l'expression serait un parler universel, où l'Argent ne souillerait plus les rapports érotiques et sociaux, où rien, presque rien, ne ferait plus obstacle à la communication. Si je déplorais d'être né un peu trop tôt pour assister à cette aurore du monde, ma mésaventure personnelle était compensée par l'espoir qu'après moi d'autres, plus chanceux, la verraient se lever.

Certes, ce monde, enfin devenu vivable, ne résoudrait pas encore d'un coup de baguette les plus déchirantes des contradictions, et mes successeurs, même en voie de désaliénation, n'en resteraient pas moins seuls et désunis devant les énigmes de l'univers, la finalité de la mort.

Attribuer à l'actuelle société, si abominable soit-elle, la culpabilité de tout le mal de vivre serait trop simpliste. Mais ce serait tout de même un pas en avant si nous étions délestés de quelques-uns de nos démons antagonistes.

Une clé sous-tendait ma réflexion, sous-jacente, pas assez visible, trop en filigrane (par crainte de verser dans l'apologétique) mais quand même déchiffrable : il faut changer le monde.

(1) Les textes tirés d'Eux et lui et repris dans Son Testament avaient été, dans un but de distanciation et de dépersonnalisation, rédigés à la troisième personne. Je les transcris ici, pour unifier mon témoignage, à la première personne.

(2) Néologisme de mon cru, exprimant le goût du phallus.

(3) Que l'on veuille bien ne pas prendre cette évocation, remontant à mars 1930, comme une hyperbole. Elle était, comme tout le reste, la stricte vérité. Il y avait toutefois un excès de romantisme juvénile dans mon comportement d'alors. (Note de 1983.)

8. LE FEU DU SANG 1977

Avant-propos

Comme il se trouve – je n'en peux mais – que je suis généralement regardé comme un écrivain social, comment rendre acceptable le mélange, parfois détonant, d'une vie militante et d'une vie charnelle? Le risque n'est-il pas implicite de fournir généreusement des armes à l'adversaire toujours aux aguets, de ne trouver jamais que des demi-lecteurs, les uns ne prêtant attention qu'aux pages consacrées à des luttes collectives, d'autres ne s'arrêtant qu'aux confidences du domaine intime? Et comme, au surplus, il n'est pas sûr qu'il partage, ce lecteur ou demi-lecteur, mes options révolutionnaires ou mes penchants amoureux, minoritaires l'un comme

l'autre, encore moins qu'il admette les deux à la fois, l'entreprise n'en est que plus aléatoire.

Qu'y puis-je ? En moi, il y a deux moitiés de moi. Je ne puis me résoudre à les dissocier. Et je n'en ai pas non plus le droit. Il faut tout dire ou ne rien dire. J'en ai ma claque d'avoir dû, tant de fois, au cours de ma vie, ne montrer que la face visible de ma planète. J'éprouve un pressant besoin de rétablir mon unité.

Ce souci pourra, bien sûr, surprendre, voire scandaliser. Mais il traduit, avec exactitude, les deux composantes d'un même flux vital ; l'une, prioritaire, visant à une mutation radicale de la société ; l'autre, complémentaire, tout aussi pressante, tendant à l'amour des garçons.

Et puis, n'est-ce pas, d'une certaine manière, un défi que je lance, une revanche que je m'accorde contre qui prétendrait m'interdire d'être totalement moi-même ? J'entends militer et aimer comme ma nature l'exige. Peu m'importe que mes deux vocations soient compatibles ou non. Il me suffit qu'elles fassent chez moi bon ménage. Et si l'entreprise comporte des risques, n'est-ce pas une raison de plus pour la tenter ?

Prologue

(...) Une impulsion, plus viscérale encore que raisonnée et théorisée, m'a poussé vers le prolétariat. Mon milieu d'origine m'a confiné dans une ségrégation sociale ; mais l'homosexualité, tout autant que la lecture de Marx et de Proudhon – qu'elle a d'ailleurs précédée –, m'a conduit, en me familiarisant si intimement avec ses jeunes pousses, à rejoindre la classe asservie par celle dont je sors, à désertier un camp pour le camp adverse, à me battre de l'autre côté de la barricade.

Ma mue en direction du socialisme n'a pas été objective, d'ordre intellectuel, mais bien plutôt subjective, physique, issue des sens et du cœur. Ce n'est pas dans les livres, c'est en moi, d'abord, à travers les années de frustration sexuelle, et c'est au contact de jeunes opprimés que j'ai appris à haïr l'ordre établi. La quête charnelle m'a fait sauter les barrières sociales. Au-delà de la séduction des corps, durcis par l'effort, j'ai recherché la camaraderie. C'est elle que j'ai voulu retrouver, au centuple, dans le socialisme.

La métamorphose, plus ou moins inconsciente, a fait soudain place au calcul très conscient que voici : la nature – ma nature – m'a obéré d'une très forte et très particulière passion ; sous peine d'être dévoré par elle, il va me falloir la capter, comme d'autres ont essayé de transformer la marée en source d'énergie. En somme, sans le savoir, je me mets à l'école du bonhomme Fourier qui, ne réprouvant aucune passion, veut qu'aucune ne soit proscrite, mais qu'on les laisse jouer librement, greffées de contrepoids, pour les faire servir à la future société d'Harmonie, et qui entrevoit pour la plus malfamée d'entre elles, celle qu'il appelle « amour unisexe », « des emplois de la plus haute utilité ».

Je prends la résolution d'employer ma forme particulière d'érotisme – jusqu'alors incontrôlée, gaspillée, plus ou moins asociale – et de la subordonner aux fins les plus hautes : la libération de tous, qui serait aussi ma délivrance. Ceux dont l'adhésion au socialisme a emprunté des voies différentes auront sans doute quelque peine à admettre les miennes. Pourtant c'est à ce substratum charnel que je dois la persistance de mes convictions : rien ne pourra jamais les déraciner, parce qu'elles ont surgi des profondeurs viscérales de mon être.

Le beau mec

(...) [Marié] mes penchants antérieurs n'ont pas pour autant reflué. Bien que repu, nuitamment, par des ébats conjugaux, je n'en suis pas moins troublé, de jour, par un proche voisin, un jeune et grand gars du bâtiment. Il arpente majestueusement la rue

de Paris, aux Lilas, le torse puissant, toujours ceint de noir : en hiver, paletot de cuir, en été, veste de satin. Ses cuisses noueuses se meuvent dans un pantalon bouffant, en velours à côtes, large à mi-hauteur, étroit aux chevilles, et serré à la taille par une large ceinture de cuir patiné par l'usage. Il marche vite, grâce à ses longues guibolles, mais d'un pas dansant et tranquille, très droit, roulant des épaules et fendant l'air avec la visière batailleuse de sa casquette. Seul à la maison, je passe de longues heures à rédiger un livre sur le fascisme -, une fois posée la plume, le cerveau tendu à l'extrême, je sors pour le suivre à la trace le long du trottoir, pressant le pas, dans un état d'hypnose, sans oser l'aborder ni lui adresser la parole.

Quand il a rejoint son lieu de travail, le chantier de construction de la station de métro Mairie des Lilas, qu'il a dénudé ses bras gonflés, saisi la large pelle, commencé à s'humecter de sueur, je fais demi-tour et me hâte de regagner mes pénates avant que sa silhouette ne soit effacée de ma mémoire. Et de me laisser étreindre par elle dans de furieuses flambées auto-érotiques, à travers un violent dévoltage du surmenage cérébral. Je n'oserai échanger deux mots brefs avec lui qu'au cours des journées révolutionnaires de Juin 36, lorsque les gars du bâtiment occuperont les chantiers du métro et que j'aurai — enfin ! — une raison plausible de leur rendre, et de lui rendre, visite en tant que délégué syndical, avec à la manche un brassard rouge.

9. JOURNAL TROP INTIME (1)

30 mars 1961. — Séjournant à Lausanne, j'ai été regarder travailler un petit Italien qui est occupé, vers Ouchy, pendant des heures interminables, jusqu'à sept heures le soir, à macadamiser les trottoirs. Voici plusieurs jours que je vais là, le contemplant, observant les lieux, guettant une occasion de nouer le contact avec cet immigrant rejeté par l'égoïsme helvétique. Cette occasion, j'avais cru la trouver : la baraque démontable, qui sert de vestiaire aux ouvriers, est vide pendant le travail, et sa porte reste ouverte. J'y voulais déposer une petite enveloppe de vœux de Pâques adressée au ragazzo d'Italia, lui proposant un rancart. L'enveloppe était prête, cachetée dans ma poche. Mais, patatras, hier l'équipe travaillait d'arrache-pied autour de cette baraque. Impossible d'y pénétrer sans être vu.

Il fait de loin, plutôt petit, car il est très mince, au moins dans le bas de son corps, avec des pantalons filiformes collés aux jambes, ornés d'un ou deux trous qui laissent entrevoir la peau ambrée, et de grosses godasses. Il porte une chemise rouge, rouge comme celle de Garibaldi, recouverte d'une veste de travail, d'un bleu maculé. Le rouge du bout de ses manches déborde, de même que le rouge du bas de sa chemise, qui lui fait comme une rutilante ceinture de terrassier. Il a des cheveux d'un noir luisant, drus, lisses, touffus, un visage mince, creusé par le labeur, un profil de médaille. De près il fait grand et fort — et surtout mâle. Il est très appliqué au travail. Il ne regarde pas autour de lui. Il ne s'arrête presque jamais pour souffler. C'est ainsi qu'il est happé par l'engrenage inflexible d'une équipe qui ne plaisante pas, où chaque geste est interdépendant. Son rôle consiste à charrier dans une petite brouette de fer un gravier noir mélangé de goudron, et de renverser sa mixture gluante aux pieds d'hommes (pas beaux, eux) qui, aussitôt, l'étaient, l'aplatissent jusqu'à ce qu'une sorte de pilon sur roues, dont un spécialiste à lunettes tient les brancards, avançant, comme on pousse une brouette, provoque, dans un vacarme infernal et hallucinant, l'écrasement final.

Pour ne rien perdre de ce spectacle, je suis entré dans un petit café, situé à un mètre du chantier, et j'ai collé mon front à la vitre, caché jusqu'au nez par le verre dépoli. Le petit n'a rien vu, ou rien semblé voir. Pendant dix minutes, ça a été une lutte

intérieure. Allais-je demander à la patronne de remettre, plus tard, l'enveloppe au jeune à la tinta rossa. Finalement, je n'ai pas osé. J'ai craint un refus. Et je suis parti, la mort dans l'âme, me reprochant ma lâcheté. Et ce ragazzo m'habite toujours, et je rêve de moyens ingénieux, inédits, que dis-je, policiers, d'entamer avec lui le dialogue fraternel.

(1) Reproduit dans Son Testament, 1979.

10. INTERVIEW A LA REVUE SEXPOL 1975

(...) Ce qui a choqué dans mes écrits, ce n'est pas tant l'aveu d'un certain nombre d'expériences homosexuelles que le fait d'avoir voulu montrer que, de même qu'il y a mille chemins qui mènent à Rome, il y en a beaucoup aussi qui conduisent à un engagement révolutionnaire. Et ce chemin que j'ai été amené à parcourir ça a été, à travers de multiples aventures avec des garçons, appartenant la plupart à la classe ouvrière, la découverte du prolétariat et le besoin de m'en approcher, de m'engager politiquement avec lui.

Je notais l'ébahissement d'un jeune prolo lorsqu'il pénétrait dans mon studio et qu'il y voyait le confort, des œuvres d'art. S'y manifestait l'abîme existant entre ma condition de fils de grands bourgeois et la sienne. Le fort chômage qui sévissait dans les années 1927 a achevé de m'ouvrir les yeux. Puis j'ai frayé avec des militaires, des marins. De 1927 à 1929 j'ai séjourné professionnellement à Beyrouth. (...) Je me suis vraiment inséré dans la vie quotidienne de l'exploité, civil ou militaire. Et c'est ainsi qu'est née en moi la conviction que je ne pourrais plus appartenir à un autre milieu social que celui-là. Oui, ce qui a choqué profondément les gens (...), c'est qu'elle « compromettait » à leurs yeux les idées de gauche, qui auraient, paraît-il, tant besoin d'être défendues contre les saloperies de torchons comme Minute. Dire carrément : voilà, c'est par et à travers l'homosexualité que je suis arrivé à me ranger aux côtés du prolétariat, c'était une démarche intempestive qui risquait de discréditer la Gauche. Qui sait? On aurait pu, par ma faute, soupçonner les « gauchistes » de s'acoquiner avec le milieu ouvrier pour le plaisir de se frotter à des pantalons de velours !

(...) Je me suis rendu compte très jeune que le monde bourgeois était affligé d'une immense hypocrisie et que les règles de la Morale enseignées à l'école ne correspondaient en rien à la morale pratique de la grande bourgeoisie. Le nombre de cas d'adultères, de concubinages honteux et d'homosexualité dissimulée y était fort élevé. En revanche, du côté des jeunes ouvriers, j'ai été frappé par la franchise, par l'aisance, la bonne humeur, le sans-gêne avec lesquels il leur arrivait de s'adonner à l'homosexualité. Le mot même leur était étranger.

(...) On pouvait, dans les bals musettes de la rue de Lappe, au son de l'accordéon, danser entre mecs. Ce n'était pas défendu. Ça ne choquait personne.

11. INTERVIEW A LA REVUE PLEXUS juillet 1969

J'ai toujours pensé que le corps humain, par nature, est réceptif à toute la gamme des stimulants sexuels, non pas même bisexuels, mais polysexuels. Fourier n'a pas hésité à suggérer, dans son Nouveau monde amoureux qu'on devait utiliser aussi bien l'homosexualité que d'autres formes d'amour pour créer l'harmonie sociale, dans la vie collective qu'il proposait aux hommes et aux femmes. De même, après Stimer, tous les mouvements anarchistes, de caractère individualiste, ont eux aussi défendu le droit à l'expression homo-érotiques, tout autant que les autres formes de relations sexuelles. Ce n'était pas dû, entendons-nous bien, à une préférence particulière. Ce

qu'ils souhaitaient, c'était donner à chacun la possibilité d'être soi-même dans l'ensemble de ses dimensions (sociale, politique et sexuelle).

Dans les premières années de la Révolution russe, la société qui se dessinait alors se fondait beaucoup plus sur un type de modèle libertaire où, dans un enthousiasme collectif, hommes et femmes participaient aux tâches énormes de la construction socialiste, sans être réprimés dans leur sexualité. Cette communion s'appuyait sur les échanges idéologiques et sur les échanges sentimentaux ou érotiques. L'homosexualité y était intégrée (voir l'article de Wilhelm Reich : « Rétablissement de la loi contre l'homosexualité en Union soviétique »).

Or, paradoxalement, cette société socialiste a pris ensuite un visage autoritaire, la forme d'une dictature qui, tout en continuant à construire ce qu'on appelait le « socialisme », a, peu à peu, rétabli les valeurs petites-bourgeoises (structure du couple institutionnalisée, vie de famille, interdiction de l'homosexualité et même intolérance à l'égard de conduites hétérosexuelles telles que le donjuanisme).

Il n'en reste pas moins, à mes yeux, que seule une société collectiviste de caractère libertaire peut, dans la fraternité retrouvée, faire sa place aux homosexuels. Le travail et la vie en collectivité n'excluent pas les droits de l'individu, les valeurs individuelles. Cela dit, même à l'heure actuelle, dans les sociétés capitalistes, les victoires partielles sur l'obscurantisme ne sont pas à sous-estimer, loin de là. Je ne fais aucune différence entre l'amélioration des salaires, celle du régime des prisons ou du droit civil (par exemple, l'émancipation de la femme) et la lutte en matière de répression des homosexuels, lutte qui doit être engagée dès maintenant.

Sur un plan scientifique, Gide avec son Corydon, E. Armand dans ses innombrables conférences, articles et brochures, René Guyon dans ses remarquables Etudes d'éthique sexuelle (trop peu connues) et surtout Kinsey ont aidé, à mon avis beaucoup plus que Freud, empêtré dans sa théorie des « stades à dépasser », à modifier l'attitude de la société à l'égard des homosexuels. Je voudrais rappeler d'ailleurs que dans mon essai Kinsey et la sexualité, j'avais montré que, beaucoup mieux que les psychanalystes, Kinsey avait posé le problème de l'homosexualité de manière scientifique et rationnelle : pour lui, la sexualité n'obéit à aucune « finalité » (la procréation), et, pour tout un chacun, ce qui est bienfaisant, c'est de recourir à toutes les possibilités de soulagement sexuel. La nature, en somme, a offert à l'être humain la faculté de se livrer à une fête sexuelle qui n'exclut aucune pratique ni aucun objet.

L'homosexuel est-il « normal »? S'il s'agit de l'homosexuel exclusif, ce dernier est peut-être moins « normal » que les autres qui peuvent avoir des rapports sexuels avec les deux sexes, avec les objets sexuels les plus différents. Il est difficile pourtant de faire la part de l'« anormal » dans le cas des homosexuels exclusifs. Je pense que le principal facteur de déséquilibre, dans la vie d'un homosexuel, doit être attribué à un sentiment d'opprobre sociale : ce sont les voisins qui l'espionnent, la concierge qui ricane à son passage, etc. Je crois qu'on pourrait comparer le malheur de l'homosexuel à celui de Don Juan. Dans une belle page des Cenci, Stendhal observe que, si le légendaire séducteur est devenu un monstre, c'est à cause de la condamnation portée sur lui par la société de son temps. Le déséquilibre qu'on peut, à l'occasion, découvrir dans le comportement de certains homosexuels n'a pas d'autre origine. L'être humain est contradictoire, soumis à diverses motivations intérieures – l'hérédité peut-être ? La transmission des gènes obéit à des lois mystérieuses. La science sur ce point, n'en est encore qu'à ses débuts.

On répète parfois encore que la répression de l'homosexualité se justifierait en ce qu'elle serait un facteur de « décadence ». Et l'on se réfère assez souvent à l'Empire

romain. Il se trouve que j'ai étudié d'assez près cette société. Qu'y trouve-t-on ? Un empereur avec des moyens financiers énormes et, après lui, de grands propriétaires fonciers, accaparant des latifundia d'une immense richesse. Ils pouvaient bafouer toutes les valeurs humaines en faisant une consommation mercantile de chair humaine.

Il faut donc bien distinguer, quand on parle de l'Antiquité surtout de la Rome impériale – entre le comportement sexuel en soi, d'une part, et, d'autre part, l'usage qu'on en pouvait faire par la grâce du signe monétaire. Le haut-le-cœur puritain des premiers chrétiens s'explique et se justifie : les esclaves et affranchis de l'empire, convertis à la religion nouvelle, ne pouvaient pas ne pas se révolter avec violence contre la rapacité sexuelle des patriciens qui s'offraient leur fils ou leur fille à coups de sesterces. Lisez à ce sujet Juvénal.

Je pense qu'il y a aujourd'hui de plus en plus – et je m'en réjouis – une tendance générale vers la diminution de la différence entre les deux sexes. Dans la rue, il arrive qu'on ne puisse plus distinguer un garçon d'une fille. En ce qui concerne les homosexuels je pense avant tout à ceux qui sont emprisonnés comme des « droits communs » pour avoir tenté de satisfaire leur sexualité par un acte qui était l'expression d'eux-mêmes. Je songe aussi à tous ces homosexuels qui ont peine à s'assumer, à supporter la réprobation sociale dont ils sont l'objet et que hante l'idée du suicide. J'ai reçu à ce sujet des lettres bouleversantes. Le plus urgent, en attendant de pouvoir transformer le monde, est de rendre à ces malheureux le goût de vivre.

12. HOMOSEXUALITÉ ET RÉVOLUTION CHEZ PROUDHON

On ne sait pas assez que Pierre-Joseph Proudhon, le célèbre anarchiste, auteur de la formule La propriété, c'est le vol, n'a pas hésité, dans son livre-fleuve de 1858, *De la Justice dans la Révolution* et dans *l'Église* ainsi que dans ses *Carnets intimes*, à s'exprimer sur l'homosexualité en des termes pour le moins compréhensifs.

Tout en se défendant fébrilement d'« en être », il s'avouait fasciné par cette forme d'amour. Autodidacte, lisant le latin et le grec, il écrivait : « Tous nous aimons à voir, à caresser les jeunes garçons, quand leur figure a de l'attrait. La pédérastie vient bien moins de la privation des jouissances conjugales que de cette vague intuition de la beauté masculine. » Selon lui, la beauté de la femme aurait « infiniment moins d'expression que celle de l'homme ». Il estime que la femme, dans les œuvres d'art qui la reproduisent, ne soutient pas la comparaison avec l'homme. Les Apollons lui paraissent plus beaux que les Vénus.

Et le père de l'anarchisme suggère que l'amour des garçons est « un attachement qui a des racines dans la nature même ». Entre l'adolescent et l'homme fait, il assure qu'il « existe une inclination réciproque dont les effets vont bien au-delà de la simple amitié ». Et cet érudit puise ses exemples dans la bienheureuse Antiquité : « Socrate faisait, au vu et su de toute la ville, l'amour à Alcibiade. » Ne se laissant pas prendre au piège de l'idéal, il ajoute : « Je ne voudrais pas plus répondre de la chasteté du maître vis-à-vis du disciple que de celle d'un curé vis-à-vis de sa jeune gouvernante. »

Le téméraire va jusqu'à se montrer indulgent pour la pédophilie. Dans la Rome impériale « c'était de l'art, l'art de Tibère se faisant masturber par de tout jeunes enfants. » Et d'expliquer : « L'innocence du conjoint a toujours été pour le voluptueux un raffinement, un charme de plus. »

Pierre-Joseph convient que l'amour du poète Anacréon pour le jeune et charmant Bathylle était « suspect ». Et il ne semble pas regretter que « l'indiscrétion du poète,

dans le portrait qu'il a tracé de son ami, a laissé tomber sur la pureté de l'original une ombre obscène. »

Cette ombre, bien entendu, échappe totalement aux modernes exégètes qui portent aux nues la « chasteté » de ce révolutionnaire.

13. UN HOMOSEXUEL DE GAUCHE QUI NE S'ASSUME QU'A DEMI : Adresse posthume à Jean-Louis Bory

Je viens de relire, cher et regretté Jean-Louis Bory, ta Moitié d'orange. Tu avais inscrit de ta main sur mon exemplaire : « Pour D. G., voici une petite pierre que j'apporte à SON combat. » Aussi m'attendais-je, comme tu l'écrivais toi-même, à des « précisions embarrassantes » et requérant du « courage ». Mais que de réticences, de périphrases dans ces alléchantes velléités de confession. Oh ! certes tu nous fais savoir que ta mère espérait une fille, qu'on la baptiserait Denise, et que te voilà né Jean-Louis Denise, à la fois homme et femme, Hermès et Aphrodite. Montaigne, dis-tu, avait trouvé sa moitié d'orange en La Boétie. Tout au long de ton livre, tu pars à la poursuite de cette moitié de toi-même. Ton idée fixe, tirée de Platon, était de reconstituer l'être complet qui avait été scindé en deux.

Bien sûr, tu consens à avouer que tu rêvais d'un « corps frère », et que, dès le lycée Henri IV, la main d'un condisciple élu remplaçait ta main. On devine pour quoi faire. Te hante la vision de la Naissance d'Adam, sous le pinceau de Michel-Ange, avec « un vrai genou nu d'homme jeune ». Et comme tu as été longtemps prof, tu ajoutes qu'à tes Adams d'élèves tu tendais la main divine de la chapelle Sixtine.

Tu nous révéles encore que ton papa avait deviné bien avant toi-même la germination de ton idée fixe, l'assortissant de ce commentaire : « Situ ne fais de tort à personne, tu n'as pas à en rougir. » Tes idoles étaient les anciens Grecs, le Shakespeare des Sonnets, et Balzac, qui dit tout sans le dire, se risquant pourtant à traiter son héros de tante. Ici, cher Jean-Louis, ne sommes-nous pas frères, puisque tu as préfacé, non sans courage, mon adaptation scénique de Vautrin ?

Tu te réclames de Gide, Proust, Cocteau, « des bourgeois », observes-tu, qui, contrairement aux prolos « gais », ne « craignaient pas grand chose ». Mais sur tes amours, cher Jean-Louis, rien ou presque. Prudence? Pudeur? Incidemment, à la cantonade, tu rejettes sur le compte d'un tiers le renseignement selon lequel on peut louer un C.R.S., un pompier, un garde républicain... pour qu'il cire vos parquets. Neuf fois, je l'ai compté, tu nous as déboutonné « des épaisseurs de chair », en ajoutant lugubrement : « On se frotte l'un sur l'autre, et puis après? » Ta quête est, au fond, désespérée. Gageons que tes rudes militaires n'étaient guère câlins. Ah ! ne pouvoir, soupire-tu, « reposer la tête sur une épaule... » Faute de quoi tu te croyais obligé de faire le fou et de jouer au clown (selon ta propre expression) – ce que tu n'as que trop réussi, à la télé, au soir de ta vie.

Une vie, cher Jean-Louis, que tu as toi-même abrégée. Ne l'annonçais-tu pas dans ton livre : « Je vais dans un trou sur la route de Ménerville à Montereau. C'est le cimetière, en plein blé. » Cette mort volontaire aura sonné, sans totalement l'explicitier, la fin de ton idée fixe. Courage de mourir, mais non pas de pleinement t'assumer, ce qui, pourtant, aurait aidé les homosexuels à s'assumer publiquement eux-mêmes.

14. ARAGON, VICTIME ET PROFITEUR DU TABOU Gai Pied hebdo 4 juin 1983

Le voile vient de se déchirer. On savait par la rumeur publique que le vieil écrivain, lors de ses douze dernières années, n'hésitait pas à se produire en public avec un essaim de garçons, ce qui, à mes yeux, méritait compliment. Mais ceux qui, comme

moi, l'avaient vu, durant la quarantaine d'années antérieures, gardé à vue, encadré, surveillé par une mégère du nom d'Elsa Triolet, et professant avec elle, par écrit et sur le devant de la rampe, l'« amour du siècle », une telle conversion les laissait pantois. Le livre que Dominique Desanti vient de consacrer au couple ostentatoire fournit les clés de l'énigme (1).

Le fils naturel et tardif de Louis Andrieux, qui avait réprimé sans douceur la Commune de Lyon, n'était pas, quand Elsa mourut en 1970, un novice de l'homosexualité. Il aurait été un gai dès l'origine, mais un gai cachottier et hypocrite. Dominique Desanti en convient à maintes reprises et de la façon la plus concrète. Mais cette vérité, elle n'y touche qu'avec des pincettes, parce que, trop appuyée, elle démantibulerait son livre.

Disons tout de suite que nous aurions mauvaise grâce à jeter la pierre à ce pitoyable frustré. S'il a cru devoir taire ses goûts sexuels, c'est sous le poids hideux du tabou. N'oublions pas que notre émancipation est toute récente et que tant d'autres célébrités, de Mauriac à Montherlant et à Lacretelle, se sont crues obligées de se châtrer dans leurs écrits. Mais Aragon pouvait, ou aurait pu, invoquer d'autres circonstances atténuantes. Tout d'abord, son attachement sublimé pour André Breton, pape du surréalisme, détracteur acharné de ce penchant, chez lui plus profondément refoulé que chez Aragon.

Et puis Aragon, arrimé à l'hétérosexualité comme au stalinisme par Elsa, son mauvais génie, devait se protéger d'un autre malfaisant sectarisme, celui du Parti communiste, hystériquement intransigeant sur le plan des « bonnes mœurs » et qui ne tolérera les extravagances amoureuses d'Aragon que beaucoup plus tard, quand Elsa ne sera plus là pour le détourner des garçons et que l'évolution de la société post-soixante-huitarde aura enfin fait voler en éclats le tabou.

Mais Aragon (j'en reviens au titre de la présente chronique) aura été autant profiteuse que victime. Certes il aura dû trop longtemps s'interdire les délices d'un cortège d'éphèbes. Mais il se sera rempli les poches avec l'énorme fric des Œuvres romanesques croisées, acquises en masses par les obédients militants du Parti dit de la classe ouvrière.

(1) Dominique Desanti, Les clés d'Elsa. Éditions Ramsay.

15. INTERVIEW A LA REVUE MASQUES mai 1979

Un mot pourrait définir l'état dans lequel je me trouve face aux jeunes qui m'attirent, une sorte de panthéisme érotique; j'éprouve à leur égard un sentiment générique; un peu comme Don Juan qui aimait toutes les femmes, c'est toute la jeunesse masculine hétérosexuelle qui me plonge dans la joie. Je suis plus attiré par elle que par un individu en particulier. C'est un éblouissement perpétuel devant la diversité des êtres rencontrés qui a animé ma vie. Ce qui explique un peu ma conversion aux idées révolutionnaires, à savoir pourquoi le simple fait d'être attiré par les garçons a pu m'amener à militer. Le fait de tant aimer les jeunes travailleurs m'a conduit, de façon logique, à faire mienne la lutte de toute la classe ouvrière, de tous les exploités et opprimés.

16. INTERVIEW A LA REVUE « HOM0 2000 » 1979

Ce qui m'attirait directement, lorsque j'ai commencé à gagner ma vie, c'étaient les jeunes travailleurs : un jeune très beau, qui m'a donné d'énormes satisfactions. Plus tard ça a été un jeune cycliste. Il y a eu aussi un jeune fort des Halles que j'avais rencontré un matin tirant un « diable ». Je n'ai pu m'empêcher de le suivre et, deux

heures plus tard, j'étais dans une chambre d'hôtel du quartier, au plumard avec lui; ainsi de suite, toute une série d'aventures de ce type. Il en est résulté une espèce de symbiose entre ma personne et la leur.

De là est venue peu à peu une connaissance de plus en plus grande de leur mode de vie, et un sentiment profond de solidarité humaine contre l'exploitation, la misère. Ce n'était pas une, deux, trois expériences comme un fils de bourgeois pouvait en avoir avec une jeune fille, j'en avais quinze, vingt, trente.

Je pense que la cause de l'homosexualité est relativement simple : dans la jeunesse, il y a l'éclat, la fraîcheur, la beauté, une attirance physique. Pourquoi serait-on aveugle lorsque l'on voit cette radieuse beauté juvénile ? Il faut vraiment être un malade mental pour ne pas être un peu bisexuel.

Je ne suis pas assuré de vivre encore très longtemps, et par précaution j'ai tenu à marquer que je souhaiterais que mon dernier témoignage, mes dernières pensées, soient concentrées autour de mon amour des garçons. J'aurais pu, ayant écrit des livres sur des quantités de sujets, ayant une expérience et une conviction sociales très affirmées, faire une synthèse de mes convictions révolutionnaires, antimilitaristes, anticolonialistes, etc. Si j'ai tenu à ce que ce livre-là soit intitulé *Son Testament*, c'est que je pense que l'homosexualité a joué un rôle si primordial dans mon existence, a tellement hanté mes jours et mes nuits depuis l'âge de quinze ans, que le message que je souhaite laisser de moi, c'est celui-là et non pas un autre. Le fait que je sois marié, père, grand-père, bisexuel, homosexuel, tout cet ensemble détonant, il me semble que -c'est cela que je dois léguer comme point final de mon expérience d'écrivain et d'homme.

17. PROPOS SECRETS DE ROGER PEYREFITTE

« Le mensuel *Homo* 2000 (...) a donné un extrait des lettres inédites que, de 1924 à 1928, François Mauriac, qui entrait dans sa quarantième année, a envoyées à Daniel Guérin, son cadet de vingt ans. Le destinataire a déposé cette correspondance à la Bibliothèque Jacques Doucet (1).

« (...) C'est l'écrivain Daniel Guérin dont la personnalité est attachante. Ses goûts homosexuels, dirigés vers la classe ouvrière, l'apparentent à Bory, comme ses convictions d'extrême gauche. »

Roger Peyrefitte, *Propos secrets 2* (Albin Michel 1980)

(1) Je dois préciser que c'est avec le plein accord de Mauriac, d'abord réticent, que j'ai fait le dépôt de photocopies de ces lettres, où il est question de nos penchants homosexuels respectifs. Les originaux avaient été déposés antérieurement, à l'insu de Mauriac, à la Bibliothèque nationale, département des Manuscrits. Sur mon exemplaire du *Baiser au lépreux*, un des premiers romans de Mauriac, et qui le rendit célèbre, il inscrit la dédicace : « On baise qui l'on peut ». Voici le texte de la lettre de Mauriac du 13 mars 1968: « Dans quelles mains tomberont les lettres que vous gardez? Si vous ne me les rendez pas, les léguerez-vous au fonds Mauriac de la librairie Doucet ? Je vous le demande bien amicalement. » (D.G.)

Du même auteur :

La Vie selon la chair, roman. Albin Michel, 1929.

Kinsey et la sexualité. Julliard, 1955.

Shakespeare et Gide en correctionnelle ? Editions du Scorpion, 1959.

Essai sur la révolution sexuelle après Reich et Kinsey. Belfond, 1969.

Autobiographie de jeunesse, d'une dissidence sexuelle au socialisme. Belfond, 1969.

Fourier, Vers la liberté en amour. Gallimard, « Idées », 1972.

Proudhon oui et non. Gallimard, 1978.

Le Feu du sang, autobiographie politique et chamelle. Grasset, 1979.

Son Testament. Encre Edition, 1979.

Entretien avec Daniel Guérin, dans Gilles Barbedette et Michel Carassou, Paris Gay 1925. Presses de la Renaissance, 1981.

THEATRE

Le Grain sous la neige, d'après Ignazio Silone. Éditions Mondiales, 1961.

Vautrin, d'après Balzac, préface de Jean-Louis Bory. La Plume d'or, 1962.

AUTRES LIVRES

La Concentration économique aux Etats-Unis (en collaboration avec Ernest Mandel). Anthropos, 1971.

L'Armée en France. Filipacchi, 1974.

Rosa Luxemburg et la spontanéité révolutionnaire. Spartacus, 1982.

Pour un marxisme libertaire. Laffont, 1969.

La Lutte de classes sous la Première République (1793-1797). Gallimard, 1968.

L'Anarchisme. Gallimard, 1965.

Bourgeois et bras nus. Gallimard, « Idées », 1973.

Sur le fascisme : I. La Peste brune, II. Fascisme et grand capital. Maspero, 1969.

Ni Dieu ni Maître, Anthologie de l'anarchisme. Maspero, 1970.

Front populaire révolution manquée. Maspero, 1970.

La Révolution française et nous. Maspero, 1976.

Le Mouvement ouvrier aux Etats-Unis. Maspero, 1977.

Ci-gît le colonialisme. De Gruyter, Berlin, 1973.

Les Antilles décolonisées, préface d'Aimé Césaire. Présence africaine, 1956.

De l'Oncle Tom aux Panthères. 10-18, 1973.

Quand l'Algérie s'insurgeait. La Pensée sauvage, 1979.

Paul Gauguin, Ecrits d'un sauvage. Gallimard, « Idées », 1974.

Rosa Luxemburg, Le socialisme en France. Belfond, 1971.

Trotsky, Sur la deuxième guerre mondiale. Le Seuil, 1974.

L'Autobiographie de Malcolm X. Grasset, 1966.

Ben Barka ses assassins. Plon, 1982.